

UN CADEAU CHER PAYÉ

La cour était pavée, fleurie, apaisante, à l'ancienne et contrastait avec la rue si bruyante lorsque l'on franchissait la porte cochère.

Une cour carrée où les fenêtres permettaient d'apercevoir des bribes de la vie de l'autre. Au premier étage, chaque soir, jusqu'à une heure tardive et chaque matin à l'aube, une femme était assise à sa table de travail. La petite lampe posée à ses côtés éclairait le sommet de sa tête penchée. Était-elle écrivaine ? Au premier abord elle semblait âgée, les cheveux frisés. Le sommet de son crâne paraissait bien blanc mais lorsque un jour elle s'était levée, Alice constata avec surprise que sa chevelure était longue, bouclée et blond clair. Sa silhouette était fine, elle n'avait rien d'une vieille femme.

Alice n'avait pas encore eu l'occasion de la rencontrer, pas plus elle que d'autres, à croire que dans cet immeuble chacun avait décidé de ne jamais croiser quiconque.

À l'étage supérieur vivait une femme blonde, exubérante qui semblait prendre soin des fleurs dont elle ornait la cour, aimant que chacun puisse la remarquer. Elle chantonait en jardinant et sa voix trouvait un écho dans les quatre murs qui cernaient la courette.

Alice avait hérité de ce deux-pièces situé au cœur de Paris dans une zone devenue très touristique le week-end. Elle qui habitait un pavillon en grande banlieue depuis plus de 30 ans avait décidé de garder ce petit pied-à-terre qui lui permettait de découvrir la vie parisienne, de trouver un peu de tranquillité loin de son mari et de ses deux enfants étudiants mais toujours domiciliés chez leurs parents.

En général, elle y arrivait le mardi après-midi, ayant pris soin avant de partir de garnir le frigo afin qu'aucun reproche ne lui soit adressé, et rentrait deux jours plus tard. Alain l'avait encouragée à profiter de cette liberté qui lui était due, étant au service de sa petite famille depuis de longues années sans jamais avoir émis la moindre plainte.

Deux ans plus tôt, c'est avec surprise et un peu d'inquiétude qu'elle avait décacheté la lettre recommandée à son nom portant le cachet d'un cabinet notarial.

Elle était invitée à prendre contact avec un certain Maître M., notaire à Paris. Alice, qui n'avait guère l'habitude de ce genre de courrier, elle si protégée par sa famille, avait de suite appelé son mari, excitée et troublée par ce courrier. Alain, de nature calme et organisée, lui avait conseillé de joindre le notaire sans attendre.

À l'énoncé de son nom de jeune fille, la secrétaire lui passa immédiatement le notaire qui souhaitait s'entretenir directement avec elle. Après avoir vérifié sa date et son lieu de naissance, Maître M. lui demanda si elle se souvenait d'un certain Monsieur Laplace.

Alice réfléchit puis répondit avec assurance que c'était un ami de ses grands-parents et qu'elle l'avait parfois rencontré chez ces derniers lorsqu'elle était enfant mais cela remontait à plus de 40 ans. Depuis ces derniers étaient décédés et cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas revu ce Monsieur Laplace. D'ailleurs elle était très étonnée de se souvenir si précisément du nom de cette personne.

Le notaire l'informa que l'homme en question venait de décéder à l'âge de 97 ans et qu'il avait fait un testament lui léguant le petit appartement parisien où il avait vécu jusqu'à sa mort. Il n'avait pas eu d'enfant. Le notaire lui fixa un rendez-vous pour la semaine suivante et la pria de se procurer un extrait d'acte de naissance.

Alice regagna la cuisine, c'est là qu'elle se sentait le mieux, s'assit face à la table, elle avait besoin de ce lieu sécurisant pour réfléchir à cette nouvelle qui venait bouleverser son quotidien si répétitif.

Elle se concentra sur ses grands-parents, leur petite maison ouvrière de Champs-sur-Marne où elle se rendait une fois par mois avec ses parents afin de partager leur sempiternel poulet dominical, accompagné de sa purée de pommes de terre. Parfois il y avait un invité, elle s'en souvient car c'était toujours le même, Monsieur Laplace. Il était plus jeune que ses grands-parents, venait toujours seul, mais ce qui faisait qu'elle l'avait gravé dans sa mémoire, c'est qu'il lui offrait à chaque fois un cadeau.

Un jour, pendant le repas, une dispute avait éclaté, son père avait crié très fort, envoyé promener sa chaise et puis quitté la table en sommant sa femme et sa fille de le suivre. Ils étaient rentrés à la maison. Monsieur Laplace n'avait pas élevé la voix. La fillette et sa mère avaient l'habitude des colères du père, surtout lorsqu'il avait bu et que la conversation abordait la politique. Le mois suivant, ils n'étaient pas allés chez les grands-parents et Alice qui devait avoir une dizaine d'années en demanda à sa mère la raison.

– Ton père est fâché contre Monsieur Laplace, il a dit à ton grand-père qu'il ne partagerait plus un repas avec lui. Ton grand-père a répondu que tant pis pour nous, il n'aimait pas le chantage. Ne t'inquiète pas ma chérie, ça va s'arranger, tu connais ton père, il est un peu colérique.

– Mais moi, je l'aime bien, Monsieur Laplace, il est très gentil, il m'apporte toujours des cadeaux. J'ai envie de le revoir.

– Ca, c'est moins sûr ma chérie, je crois que ton père est jaloux de lui. Il pense que ton grand-père le trouve plus intelligent que lui et il ne comprend pas pourquoi il a toujours un cadeau pour toi, ça l'agace.

– Papa, c'est un imbécile.

– Ne dis pas ça, ma chérie, ton père travaille dur pour nous.

Ils avaient fini par reprendre le rythme des déjeuners mensuels mais jamais plus Alice ne revit Monsieur Laplace, excepté aux obsèques de son grand-père. Ce dernier, ne pardonnant jamais à son gendre son attitude, quittait la table sitôt le repas terminé pour aller au jardin. Son père un peu penaud essaya bien de s'excuser mais rien n'y fit.

À l'enterrement de son grand-père, Alice alla avec sa mère serrer chaleureusement la main de Monsieur Laplace. Il avait beaucoup soutenu sa grand-mère dans les derniers mois de son époux. Le père d'Alice était resté à l'écart.

La jeune fille qui avait 15 ou 16 ans interrogea sa mère sur la forte amitié qui scellait les deux hommes, mais sa réponse resta évasive. Elle lui expliqua qu'ils étaient originaires du même village de Bourgogne. Lorsque Marcel Laplace perdit son père, il avait 12 ans. « Ton grand-père en avait le double, il l'a pris sous son aile le considérant comme son petit frère. Quand j'étais enfant, il venait déjeuner tous les dimanche midi à la maison et puis ensuite il est monté à Paris. On le voyait beaucoup moins mais il appelait ton grand-père chaque semaine. À notre tour, on s'est rapproché de Paris pour aller vivre à Champs. J'avais 16 ans, à nouveau Marcel venait nous voir le dimanche, en voiture, on allait tous se promener. J'ai compris que ton grand-père aurait aimé par-dessus tout que je l'épouse mais moi je ne l'aimais pas. C'était comme un oncle, lui ne s'était jamais marié. Quand j'ai fréquenté ton père, ton grand-père n'a pas caché sa déception. Ton père avait beau faire tout ce qu'il pouvait, ça n'était jamais assez. Puis on s'est mariés, on a fondé notre famille et on a oublié tout ça. Ton père n'a jamais voulu inviter Marcel à la maison, moi au début j'étais un peu triste de ne plus le voir, après c'est passé. Ensuite on s'est revu de temps en temps pour le déjeuner dominical chez tes grands-parents jusqu'au clash dont tu te souviens. »

Cet échange avec sa mère autour de Monsieur Laplace en était resté là. Alice à son tour s'était mariée, avait fait sa vie. Son père, un gros fumeur, était mort prématurément d'un cancer du poumon. Sa mère était décédée quelques années plus tôt de la maladie de Parkinson. Lors de ses obsèques, elle avait aperçu un vieux monsieur qui était venu lui serrer la main et lui présenter ses condoléances. Il s'était présenté, Monsieur Untel, « un ami de votre grand-père. » Alice perturbée en ce jour de deuil ne lui avait pas prêté attention. Cela faisait si longtemps qu'ils ne s'étaient pas croisés. Elle en était sûre maintenant, c'était lui, Marcel Laplace.

La sonnerie du téléphone arracha Alice à ses souvenirs, c'était Alain qui venait aux nouvelles. Après l'avoir écoutée, il ne cacha pas sa surprise :

- Mais tu ne m'avais jamais parlé de cet homme !

- Je n'avais aucune raison de le faire, tout cela était si vieux, moi-même j'avais oublié.

Alain expliqua à sa femme comment faire sa demande d'extrait d'acte de naissance par internet et raccrocha.

Elle avait été surprise par le ton de la voix de son époux, lui toujours si posé. C'est vrai qu'elle n'avait jamais évoqué l'existence de Marcel parce qu'il lui semblait, jusqu'à ce jour, que ce dernier n'avait eu aucune place dans sa vie. Pourtant, aujourd'hui il en était autrement. Pourquoi avait-elle prêté aussi peu d'attention à un homme que son grand-père considérait comme son frère ? Pourquoi voulait-il qu'il épouse sa mère et lui faisait-il des cadeaux lorsqu'elle était enfant ? Pourquoi ne l'avait-elle pas reconnu aux obsèques de sa mère, elle qui n'avait plus aucun membre de sa famille vivant ? Ces questions se bousculèrent dans sa tête jusqu'à son rendez-vous chez le notaire qu'elle attendait avec une grande impatience.

Lorsqu'elle reçut son extrait d'acte de naissance, Alice eut la surprise de découvrir qu'elle avait été déclarée à la mairie par Monsieur Laplace. Les noms de ses deux parents figuraient bien sur son état civil mais ce n'était pas son père qui l'avait fait enregistrer. C'était ahurissant qu'elle ait dû atteindre l'âge de 57 ans pour avoir cette copie entre les mains. Sinon, bien sûr, elle aurait tout de suite demandé des comptes à sa mère, à son père et sans doute ensuite aurait-elle souhaité rencontrer Marcel.

Alain partagea son étonnement, il vivait avec elle depuis 30 ans et n'avait jamais entendu parler de Marcel. Il avait peu connu le père d'Alice décédé jeune, quant à sa mère elle était peu causante, un peu distante à son égard. Il avait mis cela sur le compte de la timidité : « Elle est complexée d'avoir arrêté l'école jeune », prétendait sa fille.

À la demande de sa femme, il l'accompagna chez le notaire la semaine suivante. Alice était allée chez le coiffeur et s'était achetée un nouveau chemisier, elle voulait être belle et faire honneur à son donateur. Le notaire était affable, direct, il lui lut le testament qui consistait en une seule phrase : « Je lègue l'ensemble de mes biens à Madame etc.... », l'ensemble de ses biens se résumant à ce petit logement parisien meublé très simplement. Marcel avait réglé par avance les droits de succession laissant à Alice la liberté de garder ou de vendre son appartement. Elle fut déçue de l'absence d'explication sur sa décision de la choisir comme héritière alors qu'il n'avait jamais cherché à la revoir.

Le testament datait de l'année du décès de son père, c'est-à-dire d'il y a 27 ans. Le notaire jeta un coup d'œil sur l'acte de naissance et ajouta : « Ah, il vous connaissait depuis toujours. » Alice très troublée, se contenta de répondre par l'affirmative. Elle s'enquit du cimetière où il était enterré car son premier souhait était de se rendre sur sa tombe. Le notaire lui remit un trousseau de clés ainsi que l'adresse exacte de l'appartement. Il lui précisa que Marcel l'avait acheté 65 ans plutôt à une époque où le quartier, actuellement très prisé, accueillait une population très pauvre. Marcel avait été conducteur de train puis de métro. C'est avec ces minces informations que le couple quitta le cabinet notarial.

Alain, curieux, désirait se rendre immédiatement à l'appartement tandis qu'Alice souhaitait d'abord aller au cimetière du Père-Lachaise où Marcel avait été enterré. Bien sûr il n'y avait pas encore de pierre tombale et elle avait dû se faire préciser l'emplacement par le gardien car aucun indice ne marquait le lieu. Juste une planche avec un numéro, pas la moindre fleur.

Alice éclata en sanglots, submergée par l'émotion. Qui était cet homme qui lui laissait tout ce qu'il possédait sans avoir cherché à la connaître ? Elle s'en voulait de ne pas avoir tenté d'en savoir plus lorsqu'il était venu se présenter à elle aux obsèques de sa mère dix ans plus tôt.

Ils se rendirent ensuite à l'adresse de Marcel, la nuit commençait à tomber. Ils poussèrent la grande porte cochère et furent charmés par la ravissante cour pavée très fleurie. Ils connaissaient l'étage mais pas le bâtiment : or, il y avait trois bâtiments et donc trois entrées. Ils se présentèrent à la gardienne qui gentiment les accompagna et leur présenta toutes ses condoléances pour la perte de ce vieux monsieur. Elle ajouta qu'il était apprécié de tous et, surtout, était le plus vieil habitant de l'immeuble. Un certain nombre de voisins s'étaient libérés afin d'accompagner le vieil homme à sa dernière demeure. Alice ne dit rien, gênée par l'idée que tous ces gens ne pourraient que constater son absence ce jour-là, elle, l'héritière.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement, l'odeur s'imposa d'abord. Une odeur de vieux, de pièces jamais aérées. Un vestibule avec fenêtre sur la cour desservait deux portes. Au fond une salle de bains avec une baignoire et des toilettes, à droite une salle à manger donnant sur une cuisine minuscule épousant la forme de l'escalier en colimaçon desservant les étages. À gauche une chambre très encombrée car en plus du lit se dressait une armoire surmontée de cartons empilés. Heureusement les pièces étaient hautes de plafond.

Le vieil homme était mort dans son sommeil et tout était resté dans l'état de la veille, celui du logis d'un homme de 97 ans ayant vécu jusqu'aux limites de l'épuisement. Alice éprouvait un malaise, coupable de n'avoir pu l'accompagner vers sa fin de vie et n'osait toucher à ces objets qui lui étaient inconnus. Un joli poêle en faïence se dressait dans le salon. Le lieu n'était pas sans

charme mais sa vétusté et son encombrement interdisaient d'imaginer ce qu'il pourrait être à l'avenir.

Dans la chambre, quelques photos étaient punaisées. Alice reconnut ses grands-parents mais aussi sa mère enfant. Il y avait aussi un jeune homme avec un garçon, ce devait être son grand-père et Marcel. Les photos étaient jaunies, écornées mais assez nombreuses. Elle songea qu'elle les examinerait de près, espérant qu'elles seraient peut-être porteuses d'indices. Et puis il y avait tous ces cartons : contenaient-ils des papiers, des vêtements, cela nécessiterait de passer du temps et d'être attentive aux moindres détails. « Que de travail avant de pouvoir profiter de ce lieu », soupira Alain toujours pragmatique.

La cuisine était repoussante de saleté, le vieil homme ne faisait plus guère la vaisselle. La petite et vétuste plaque chauffante était rouillée et recouverte d'une épaisse couche de crasse. Le frigidaire n'avait pas été nettoyé depuis des lustres et contenait bon nombre d'aliments périmés. Sur la table du salon, mais aussi en dessous, s'empilaient des journaux et des prospectus publicitaires de supermarchés.

– La première chose à faire va être de vider l'appartement de toutes ces saletés, poursuivit Alain.

– Oui, mais avant, je veux comprendre.

– Comprendre quoi ?

– La vie de cet homme, son quotidien, son histoire. M'imprégner de sa personne, percevoir sa vieillesse, sa fin de vie, tout... j'ai besoin de temps.

– Alors tu peux t'installer ici pour de longues semaines !

– C'est peut-être une bonne idée, répondit Alice songeuse.

– Pour déprimer, ce serait idéal. Cet héritage ne doit pas te rendre malade. Je te propose qu'on revienne le week-end prochain avec de grands sacs-poubelle pour évacuer le plus gros. Pour l'heure, profitons du quartier. Je t'invite au restaurant.

Mais Alice n'arriva pas à se détendre, trop de choses se bousculaient dans sa tête.

Bien que tentée de revenir seule, elle attendit le week-end suivant pour commencer le tri avec Alain. C'est muni de gants que le couple se mit au travail. Une dizaine de grands sacs-poubelle ayant été évacués, on y voyait plus clair dans l'appartement. Ce premier tri n'était pas des plus gratifiants. Le couple était entré dans l'intimité d'un corps vieillissant qui avait laissé des traces de ce relâchement de toutes les fonctions qui atteint tout être dans le grand âge.

Marcel avait perdu toute notion d'hygiène. Atteint d'énurésie nocturne, il se débrouillait comme il pouvait, superposant sur son matelas les couches de torchons ou de vieux tissus

déchirés. L'ensemble de ses vêtements était passé à la poubelle, il n'y avait rien de récupérable, ainsi que des rideaux dont on pouvait s'interroger quant à leur couleur initiale. Marcel avait une vie plus que modeste, son seul bien était la valeur prise par son appartement au fil des années.

Le couple avait prévu de revenir le lendemain avec un aspirateur et des produits d'entretien, ensuite Alice pourrait commencer seule à dépouiller les cartons. En partant, ils croisèrent quelques habitants de l'immeuble qui les saluèrent avec distance, intrigués sans doute par la présence de ce couple qui n'avait jamais rendu visite au vieil homme auparavant.

Lundi matin, Alice arriva vers 10 heures un bouquet de fleurs à la main. La gardienne lui fit un signe derrière sa fenêtre, pensant de toute évidence que le bouquet de fleurs aurait été le bienvenu quelque mois plutôt. « Il est un peu tard, Marcel, j'en suis consciente, mais ces fleurs, je les ai achetées en pensant à toi, elles vont m'aider à entrer dans ton histoire ».

Les cartons étaient nombreux, de la simple boîte à chaussures à des formats plus imposants. Alice commença par les numéroter afin de mieux s'y retrouver, elle en dénombra dix-sept. Elle avait apporté une radio et s'était branchée sur France Musique afin de se donner du baume au cœur.

La première boîte à chaussures qu'elle ouvrit contenait des lettres à l'écriture à peine lisible, il lui faudrait apporter une loupe. Certains supports utilisés étaient déjà imprimés, les mots couraient dans tous les sens, tant à la verticale qu'à l'horizontale. Des bribes de phrases qu'elle déchiffrait témoignaient d'un style simple, parlé, presque phonétique, sans notion de grammaire. La scansion des mots laissait à désirer, néanmoins elle comprit qu'une femme, une paysanne sans doute, relatait les difficultés de son quotidien, le mari malade, la grande pauvreté, presque la misère. Toutes les lettres du carton émanaient de la même personne. De toute évidence Léonie, c'est la signature qu'Alice déchiffra, aimait écrire. Elle s'adressait à sa sœur partie travailler à la ville. Les dates des lettres s'étaient étalées sur une dizaine d'années entre 1920 et 1930. La femme parlait de ses deux vaches, de ses poules, et de ses deux enfants dont la santé fragile de l'un la préoccupait.

Sur l'une des dernières missives, elle évoquait des voisins bienveillants, sans doute plus aisés qu'elle. Ils lui apportaient des médicaments pour son petit malade. Elle crut lire « sai leu gas lantoine qui les port » Antoine était le prénom de son grand-père, y avait-t-il un lien ? Alice abordait le puzzle dans un grand désordre, il lui faudrait du temps pour assembler toutes les pièces. Elle avait apporté un calepin et prit quelques notes.

Parcourant d'autres lettres, elle comprit que le petit Léon n'avait pas survécu et que sa mort avait suivi de peu celle de son père. La femme s'épanchait sur sa douleur et la dureté de la vie. Une phrase éveilla l'attention d'Alice : « lantoine es ben brav avec mon Marcel, lemaine a l'école sur son vélou ». Cette fois, ce ne pouvait être une coïncidence, Antoine et Marcel cités dans la même phrase. C'était bien de la petite enfance de ce dernier dont il était question. « Quelle tristesse, mon pauvre Marcel », pensa Alice. Ses yeux la piquaient, cela faisait deux heures déjà qu'elle s'évertuait à déchiffrer les lettres.

Une pose s'imposait, d'ailleurs elle avait faim. Elle aurait aimé savoir s'il y avait un café ou une brasserie que Marcel fréquentait dans le quartier. Elle frappa à la porte de la gardienne.

– Monsieur Marcel, il allait parfois au McDo. Ca vous surprend ? Il raffolait de leurs frites et de leurs sandwiches !

Alice, presque déçue, décida que, non, elle ne déjeunerait pas au McDo, même pour essayer de se fondre dans la vie de Marcel. Les petits restaurants des rues adjacentes étaient nombreux et les prix des formules du midi attractifs, mais sans doute encore trop onéreux pour la maigre retraite dont le vieil homme disposait. Quoi de moins cher que le McDo, même si elle n'aurait pas imaginé que des personnes âgées y côtoient des jeunes. C'est peut-être aussi pour cela que Marcel s'y rendait, pour les observer, leur tenue, leur langage, leur type de relations, lui qui n'avait pas eu de descendance.

Elle aurait tant aimé l'accueillir dans sa maison, lui présenter ses enfants, partager avec lui les Noël et les anniversaires. Sans cesse lui revenait en tête la scène des obsèques de sa mère, le vieil homme faisant le premier pas, se présentant... Quelle déception cela avait dû être pour lui qu'Alice ne réagisse pas, ne le reconnaisse pas, ne lui demande rien. Tandis qu'elle dégustait son steak haché avec œuf à cheval, son plat favori, le regard d'Alice se voila de larmes. Qu'est-ce qui fait que, dans la vie, il y a des opportunités qu'on ne saisit pas, des rendez-vous qu'on manque ? Le destin n'est qu'une suite de rencontres qui traversent votre chemin au fur et à mesure. Mais ces rencontres, il faut pouvoir s'en saisir ou alors notre vie n'est qu'une longue ligne droite d'une monotonie infinie. Quoi de plus déprimant que ces individus que l'on ne voit pas durant quinze ou vingt ans et que l'on retrouve identiques à eux-mêmes, vivant un quotidien répétitif à vous donner envie de vous sauver en courant.

Alice était passée à côté de cette rencontre qui aurait modifié son quotidien, mais tout n'était pas perdu puisque Marcel n'avait rien jeté, lui permettant ainsi de reconstruire petit à petit une histoire de sa famille.

L'après-midi, elle retrouva l'appartement et se remit au travail, mais avec moins d'énergie que le matin. Réveiller des souvenirs, cela peut être vite épuisant. Elle ouvrit quelques cartons à la recherche de photos, moins fatigantes à décrypter que les lettres, du moins le pensait-elle. Elle finit par en découvrir dans une ancienne boîte à gâteaux. Des photos d'un assez grand format, prises à la campagne autour d'une table. Cinq adultes assis, trois femmes et deux hommes, ainsi que deux enfants devant d'environ cinq et dix ans, entourés d'arbres et dans le fond une petite maison. Au dos, une date, août 1931, rien de plus.

Une autre photo montre un jeune homme en vêtements militaires tenant par l'épaule un garçonnet. Cette photo, elle l'avait déjà vue. Après un effort de concentration, sa mémoire se réveilla, oui Alice s'en souvenait très bien, c'était dans un carton récupéré après la mort de sa mère. La photo, encadrée, était posée sur le buffet de la salle à manger chez ses grands-parents. Ce ne pouvait être qu'Antoine et Marcel. Dans un autre cadre une photo témoignait du mariage de ses grands-parents. Marcel devait beaucoup compter pour eux, car il n'y avait aucune autre photo sur le buffet, ni de sa mère, ni d'elle bébé, ni même du mariage de ses parents.

En observant attentivement la photo de groupe, on y reconnaissait le même enfant que celui qu'Antoine en uniforme tenait par l'épaule, c'est-à-dire Marcel. Elle y reconnut également les traits de son grand-père, alors jeune adulte. Quant au couple, il s'agissait sans doute des parents d'Antoine. La vieille dame étant sa grand-mère par déduction, l'autre femme ne pouvait être que la mère de Marcel et le petit enfant, son frère peu avant son décès. Alice comprit que ses arrière-grands-parents avaient probablement recueilli la veuve et les deux orphelins. Elle était maintenant en mesure d'identifier le visage de Marcel enfant et de le reconnaître dans les nombreuses photos qui jalonnaient sa vie : Marcel adolescent, Marcel à l'armée, Marcel en conducteur de train, Marcel avec des copains, des relations, des femmes, des remises de récompenses, des anniversaires.

Le doigt d'Alice s'accrocha à un trombone et elle eut une sensation bizarre de douceur en effleurant une mèche de cheveux châtain attachée à une photo. Elle resta bouche bée, c'était sa mère jeune fille, à l'âge de 15 ou 16 ans, grande svelte et portant de longs cheveux dénoués. Elle retourna la photo et lut : « Pour mon Marcel chéri juin 1953 ».

Plusieurs photos identiques représentaient Marcel et sa mère se tenant bras dessus, bras dessous, avec l'air très amoureux. Alice fit un rapide calcul : si sa mère avait 16 ans, Marcel devait en avoir environ 30, mais l'écart d'âge ne sautait pas aux yeux. Alice resta songeuse « alors ces deux là s'étaient aimés ». Elle calcula à nouveau... non, impossible, elle était née près de 10 ans

plus tard. Sa mère lui avait caché cette vérité, que s'était-il passé entre eux, pourquoi avaient-ils rompu, était-ce à cause de son père ? Elle comprenait mieux sa colère lors de ce repas familial et la rancune qu'il nourrissait à l'encontre de Marcel. Il avait des raisons d'être jaloux car non seulement ce dernier restait le favori de son beau-père, mais de plus celle qui était devenue sa femme l'avait aimé avant lui.

Pour une première journée d'investigation, Alice pouvait s'estimer satisfaite. Elle savait maintenant que Marcel avait aimé sa mère et durant un temps au moins, cet amour avait été réciproque. Sans doute pour lui était-elle restée le grand amour de sa vie, car il ne s'était jamais remarié. Cela pouvait expliquer qu'il ait fait d'Alice son héritière, même si elle était la fille de son père, qui se vivait comme le rival de Marcel.

L'héritière reviendrait dans deux jours, elle ne souhaitait pas se bousculer, il fallait digérer toutes ces informations nouvelles. Alain l'attendait à leur domicile, pour la première fois depuis des lustres, il avait quitté plus tôt son travail, impatient d'apprendre les découvertes de sa femme. Cela faisait bien longtemps que cette dernière n'avait pas attisé à ce point sa curiosité. Alice fut ravie de l'intérêt renouvelé que son époux lui portait. Marcel lui permettrait-il de raviver une union qui avait pris depuis longtemps un rythme de croisière ?

Quand elle revint deux jours plus tard, glissant la clé dans la serrure, Alice se sentit beaucoup plus à l'aise. Elle commençait à prendre ses marques. Elle se brancha sur France Musique et décida de s'attaquer à un carton plus volumineux. Il contenait des relevés bancaires conservés depuis des années ainsi qu'un dossier de factures en tout genre. Marcel avait connu la pauvreté, tout ce qui avait rapport à l'argent était méticuleusement conservé, il n'avait rien jeté. Alice ouvrit d'autres gros cartons dont le contenu consistait essentiellement en factures d'électricité, de gaz, d'eau, etc.... Rien d'intéressant pour elle, tout ceci était bon pour la déchetterie. Tant mieux, elle irait plus vite qu'elle ne le pensait et pourrait se concentrer sur les petits formats.

Elle ouvrit une nouvelle boîte à chaussures qui contenait également des lettres. Une idée traversa l'esprit d'Alice qui la vérifia immédiatement. Les lettres et écrits étaient rangés dans des boîtes à chaussures tandis que les photos s'accumulaient dans les boîtes à gâteaux en métal. Marcel l'ordonné lui facilitait grandement la tâche.

Elle n'eut aucun mal à déchiffrer le premier tas de lettres. L'écriture était lisible et il s'agissait d'une personne plutôt bonne en orthographe. Elle identifia rapidement la signature de son grand-père Antoine. Il était parti travailler à la ville et donnait régulièrement des nouvelles à

« mon petit Marcel », il le conseillait, l'encourageait à travailler à l'école et surtout l'inondait de mots affectueux. Il lui promettait de le faire venir en ville chez lui, dès qu'il le pourrait.

Alice qui avait connu son grand-père âgé et peu causant n'aurait pu imaginer l'attachement de cet homme jeune à ce jeune garçon. C'était plus qu'un grand frère, presque un père, sans doute touché au plus profond par l'histoire tragique de Marcel. Dans les premiers temps, Antoine lui envoyait des mandats dont Marcel avait gardé tous les récépissés.

Ce dernier avait fini par le rejoindre en ville, il vivait chez Antoine même après son mariage. Il avait donc connu sa mère Léa dès sa naissance. Alice tenta de recouper les dates, lorsque Marcel avait quitté Dijon à 20 ans pour monter à Paris chercher du travail, sa mère en avait cinq.

Les lettres étaient nombreuses, Alice les parcourait en diagonale. Au fond du carton, une enveloppe portait le cachet de Champs-sur-Marne. Elle était adressée à Marcel, et son bref contenu se terminait par : « tu sais Marcel à quel point j'ai toujours souhaité cette union mais Léa est très jeune, elle ne veut pas garder l'enfant, tout cela lui fait peur. Vous aurez bien le temps d'en avoir d'autres, soit patient. » Alice ne disposait pas des réponses de Marcel mais elle crut comprendre que Marcel aurait voulu l'épouser tout de suite et garder l'enfant. Quant à Léa, paniquée à l'idée d'être enceinte, elle ne souhaitait pas se marier si jeune, elle avait 17 ans.

Un autre courrier témoignait de la tristesse d'Antoine « je suis désolé que tu ne veuilles plus venir à la maison, je comprends ton chagrin. Léa est jeune, il faut être patient, je suis sûr qu'elle reviendra vers toi. Tout ceci ne change rien à l'amour que j'ai pour toi, tu le sais bien. Ne sois pas triste. » Antoine semblait d'autant plus meurtri qu'il connaissait ce que Marcel avait déjà dû affronter.

Alice réalisa soudain qu'elle aurait pu avoir un grand frère ou une grande sœur, elle qui avait toujours regretté d'avoir été enfant unique. Elle en voulait à sa mère d'être partie avec ses secrets. Bien sûr, sa vie amoureuse ne la regardait pas mais Marcel, elle l'avait connu, et tous ses petits cadeaux étaient en réalité destinés à leur enfant, que Léa n'avait pas gardé. Comment peut-on refuser à un homme l'enfant qu'il souhaite et qui est là ? Comment par la suite avait-elle pu revoir Marcel en exhibant sa fille, « tu vois, elle je l'ai voulue, mais elle n'est pas de toi. » Et comment son grand-père l'avait-elle accueillie, elle, Alice, lui qui aurait tant voulu que Marcel soit son père ? Elle ignorait même les circonstances dans lesquelles ses parents s'étaient rencontrés. Lorsqu'elle interrogerait sa mère à ce sujet, ses réponses variaient selon ses humeurs. Mais cet héritage n'était décidément que l'aboutissement d'une longue histoire dont elle commençait à percer les secrets.

La boîte à photos suivante contenait des tirages moins anciens. Sa surprise fut grande d'y trouver une photo d'elle en mariée ainsi qu'un faire-part, ce ne pouvait être qu'Antoine qui les avait fait suivre à Marcel. Il y avait aussi quelques photos des repas pris chez les grands-parents avant la dispute.

Alice fit une pause déjeuner et retourna au bistrot déjà fréquenté. Le serveur ne sembla pas la reconnaître, il lui faudrait plus de temps. Au retour, elle tomba nez à nez avec sa voisine de palier qui se présenta à elle. Elle fut embarrassée lorsque ce fut son tour : « Monsieur Laplace était un ami de mes grands-parents, je l'ai peu connu si ce n'est lorsque j'étais enfant. » La réponse était venue dans toute sa vérité.

La vieille dame élégante lui répondit :

« Marcel Laplace était un homme charmant mais très secret, nous sommes voisins depuis 30 ans. Il est venu parfois chez nous prendre l'apéritif du vivant de mon mari. Il nous a dit avoir perdu ses parents très jeunes et avoir été recueilli par un cousin éloigné qui s'est très bien occupé de lui. Il n'a jamais été marié et n'a pas eu d'enfants. Un soir, après avoir bu deux verres de whisky, il a confié à mon époux qu'il ne s'était jamais remis d'un grand amour qui s'était tuée accidentellement avec l'enfant qu'elle portait. C'est triste, n'est-ce pas ? Cet homme n'a jamais remonté la pente. Ces derniers temps, il avait pris un coup de vieux, il faut dire qu'il était âgé. Il ne recevait jamais, c'était un solitaire mais paradoxalement, il parlait avec tout le monde, de tout et de rien. Il est parti à la retraite jeune, il travaillait dans les transports publics. Il marchait beaucoup dans Paris, une grande partie de la journée, c'est pour ça qu'il avait la santé, presque centenaire. Ça me faisait rire, il pensait mourir jeune comme ses parents. Un jour il m'a confiée « Ah !, si j'avais su, j'avais tellement peur de laisser un orphelin, je n'aurais voulu en aucun cas qu'il vive ce que j'ai vécu ». Ce jour-là, il avait les yeux humides, pourtant il n'était pas du genre à se plaindre. Comment peut-on vivre si vieux en étant si seul, cet homme pour moi était un mystère. Et vous, que savez-vous de lui ? »

– Malheureusement, encore moins que vous.

– Peut-être allez-vous trouver dans ses affaires le mystère de sa vie. Je ne vous cache pas que ça m'intéresserait de le connaître !

– Je ne sais pas s'il y a vraiment un mystère, chacun fait comme il peut avec la vie.

– Oui, vous avez sans doute raison, au revoir et bon courage. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas.

– Merci, c'est gentil à vous, bon après-midi.

Alice n'était guère avancée par cet échange de palier si ce n'est qu'elle savait que Marcel aurait sans doute préféré que Léa soit morte plutôt que de l'avoir laissée à un autre. Quant à cet avortement, il ne l'avait jamais digéré et s'était considéré sa vie durant comme portant le deuil de cet enfant. Décidément, elle aussi, il aurait dû la détester.

Alice eut un coup de blues, une colère contre sa mère était en train de s'étoffer. Elle s'affala sur une chaise et ferma les yeux. Elle s'imagina le vieil homme passant d'une pièce à l'autre en traînant des pieds, ressassant son histoire. Mais au fait, comment avait-il pu savoir que sa mère était morte ? Qui l'avait informé de la date et du lieu des obsèques ? Pas elle, en tout cas. S'il avait gardé un lien avec sa mère, peut-être avait-il eu connaissance de sa maladie ? Ou l'avait-il revue après la mort de son père ? Sa mère était à nouveau libre, elle aurait pu vivre avec lui, à moins qu'elle ne l'aime vraiment pas. Mais pourquoi cet amour était-il si impensable pour elle ?

Alice se replongea dans les courriers, munie d'une loupe. Elle fut intriguée par un élastique qui retenait une petite pile de lettres. Elle connaissait cette écriture, elle portait la signature de Léa, enfin elle touchait peut-être au but.

Les deux plus anciennes dataient de 1954. Sa mère y demandait pardon à Marcel pour l'enfant, elle avait eu peur, se sentait trop jeune et puis elle n'avait connu que lui... Elle disait ne pas être sûre de l'aimer, qu'elle avait été flattée qu'un homme mûr se soit intéressé à elle. Elle lui rappelait qu'elle n'avait que 15 ans quand il l'avait embrassée pour la première fois, même si elle était d'accord. Elle avait vite compris que son père l'avait destinée à cet homme, lui interdisant les sorties et brisant toute occasion de fréquenter d'autres garçons. Elle était promise à Marcel dès sa naissance. Enceinte Léa s'était sentie piégée, elle qui souhaitait simplement prendre sa vie en mains. Elle suppliait Marcel de lui expliquer ce qui le liait à ce point à son père qui, sur ce sujet, restait muet comme une tombe. Alice fut touchée par les propos de sa mère, tellement légitimes.

La seconde lettre, une réponse à la réponse de Marcel, était courte. « Marcel, es-tu conscient de ce que tu me dis sur mon père, il s'est occupé de toi, t'as aimé comme un frère mais aussi comme un homme et tu étais d'accord. Tu me dis que tout s'est arrêté quand tu as eu 25 ans car ton attirance n'était que pour les femmes mais qu'en est-il de ma mère qui n'a jamais rien su ? Pour te garder à ses côtés, il t'a ensuite offert sa fille, c'était ça son idée ? Marcel tu n'as jamais rien fait contre ma volonté mais je ne veux plus te voir. Adieu. »

Alice n'en croyait pas ses yeux. Elle devait admettre que son grand-père avait utilisé sa fille pour avoir un enfant avec Marcel. C'était monstrueux, cet homme était un pervers,

heureusement que Léa avait réagi à temps. Et Marcel dans tout ça, était-il une victime ou un complice ? Et sa grand-mère, aveugle, qui n'avait rien vu ni rien compris.

En 1964, Léa annonçait à Marcel qu'elle s'était réconciliée avec son père depuis la naissance de sa fille l'année précédente et qu'ils se croiseraient sûrement chez ses parents. Elle lui répétait qu'elle avait toujours eu beaucoup d'affection pour lui et qu'elle ne jugeait pas sa relation passée avec son père. Elle le remerciait à nouveau d'être allé déclarer sa fille à la mairie, car cette séparation momentanée avec son mari avait été bénéfique, ils avaient pu ensuite reprendre la vie en commun. « Mon père était donc absent à ma naissance, séparé de ma mère. Que cela a dû être difficile pour toi ma pauvre maman, quelle vie compliquée ! ».

Elle eut la confirmation par une autre lettre de la même année qu'ils s'étaient revus. Léa lui disait qu'elle en avait été très heureuse et qu'elle était sans doute plus attachée à lui qu'elle ne le pensait. Elle ajoutait avoir pardonné à son père car sa vie avait été compliquée, néanmoins il était resté auprès de sa femme pour élever sa fille, de cela elle était sûre et lui en savait gré.

Une dizaine d'années plus tard, sa mère s'excusait pour la scène de la veille chez ses parents, son mari Patrick traversait une période difficile, une de plus, il avait perdu son travail, il ne fallait pas lui en vouloir. Il avait toujours été jaloux de Marcel. Dorénavant, ils ne se verraient plus chez ses parents, mais s'il le souhaitait, elle était d'accord pour déjeuner avec lui de temps en temps près de son lieu de travail, Patrick n'en saurait rien.

Alice allait de surprise en surprise. Quand sa mère souhaita renouer avec Marcel, elle avait dix ans. Une autre lettre de deux ans postérieure témoignait que Léa n'assumait plus de tromper son mari, précisant à Marcel qu'elle ne le quitterait jamais et demandant à son amant de rester quelque temps sans se voir.

Alice sentit sa colère contre sa mère monter à nouveau. Comment avait-elle pu faire ça à son père ? Si elle aimait Marcel, elle n'avait qu'à divorcer. Mais Léa avait préféré passer sa vie à naviguer entre deux hommes. La dernière lettre, brève, dépourvu de tout sentiment, était beaucoup plus tardive. Sa mère lui annonçait le décès de son mari en 1979. Qu'était devenue leur relation depuis cette date : s'étaient-ils revus ou perdus de vue ?

Son téléphone vibra, Alice répondit, il était 18h30, c'était Alain. Elle improvisa « je suis désolée, je n'ai pas vu l'heure, je n'ai plus le courage de rentrer, je vais dormir ici, je rentrerai demain après-midi. » Alain protesta un peu, mais Alice n'en revint pas de son audace, sa réponse lui était venue instantanément. Elle la regretta presque, car c'était sinistre ici. Elle sortit pour faire quelques courses. A son retour elle réalisa que Marcel n'avait pas de télévision. Heureusement elle avait sa radio. Après un dîner frugal, elle sortit une nouvelle boîte de photos, et en trouva

quelques-unes d'elle à l'âge de 12 ans, d'autres de Léa à cette époque, dont certaines avec Marcel. Au-delà de sa mère, Marcel s'intéressait donc aussi à elle. Elle réalisa que sa vie sentimentale avait été bien monotone si on la comparait à celle de sa mère. Il est vrai qu'avec ses quatre enfants rapprochés, son quotidien n'aurait rien supporté d'autre.

Lorsqu'elle se réveilla, il était sept heures, elle avait donc dormi neuf heures d'affilée. Après sa douche, elle sortit prendre un café au bistrot du coin et rentra pleine d'élan poursuivre sa tâche.

Elle ne souhaitait pas s'éterniser à dépouiller des lettres et scruter des photos, elle en savait déjà beaucoup et se sentait un peu lasse, « il vaut peut-être mieux ne pas tout savoir ». Elle eut une brève envie de tout jeter et d'en rester là mais à cet instant elle reconnut la signature de sa grand-mère au bas d'une lettre, ce qui raviva sa curiosité. Cette dernière suppliait Marcel de renouer avec les repas dominicaux. Antoine était rongé par la culpabilité, disait-elle, et elle insistait « il n'a fait que t'aimer ». Elle était donc au courant et complice elle aussi. Avait-elle épousé son grand-père par amour ou simplement pour ne pas rester vieille fille ?

Alice pouvait enfin donner du sens à la froideur des relations entre sa mère et sa grand-mère. Marcel ne pouvait pas prétendre ne pas avoir de famille, ses grands-parents, sa mère, tous l'avaient aimé, même elle s'y était attachée. Une autre lettre écrite au stylo rouge attira son attention, c'était l'écriture de Léa très en colère qui annonçait à Marcel une rupture définitive, que ce qu'il avait fait était impardonnable, Patrick était entre la vie et la mort. Alice finit par comprendre que Marcel était allé trouver son père pour lui demander de divorcer car Léa et lui s'aimaient depuis toujours. Patrick déjà au chômage et se sentant exclu de la société avait tenté de mettre fin à ses jours. Heureusement, sa femme était arrivée à temps.

Alice n'en avait jamais rien su, elle avait alors 13 ans, ça s'était passé l'été, quand elle était en colonie de vacances. À son retour, son père était parti se reposer en maison de santé, mais étant donné son état depuis quelque temps, Alice, qui n'était plus une gamine, avait bien compris qu'il faisait une dépression. Dans son souvenir, il était revenu deux mois plus tard et les choses s'étaient plutôt bien arrangées. Il avait retrouvé du travail, Léa l'avait beaucoup soutenu. Alice se souvient de l'admiration qu'elle portait à sa mère à cette époque pour l'attention sans faille qu'elle vouait à son mari.

Marcel qui, il y a encore quelques jours, était pour elle un quasi inconnu avait été au cœur de la relation de couple de ses grands-parents puis de ses parents et elle l'avait ignoré jusqu'à ce jour. L'héritage qu'il lui laissait était une tentative de réparation pour le mal qu'il avait fait à sa famille sur deux générations. Un mal dont, sans doute, il avait souffert tout autant.

Alice s'était mariée jeune, pressée de quitter le nid familial qui, sans jamais lui avoir été hostile, ne lui avait pas prodigué de grandes joies. Léa avait été une grand-mère beaucoup plus attentionnée que sa mère ne l'avait été.

Elle trouva des feuilles blanches et dessina de nouveaux plans pour l'appartement de Marcel. Elle voulait tout changer, permuter la cuisine et la salle de bain, casser une cloison. Elle souhaitait que ce lieu lui appartienne totalement, qu'il soit à son image, elle l'avait bien mérité et c'était aussi le vœu de Marcel qui la reconnaissait comme sa fille adoptive. Il avait bien fait de garder ses distances car si elle avait eu connaissance de toute ces vérités avant sa mort, elle lui en aurait sans doute beaucoup voulu.

Alice transforma le vieil appartement en un petit cocon confortable où elle aimait venir se poser. Elle y laissa un carton contenant les lettres et les photos qui lui paraissaient importantes, le reste était parti à la déchetterie ainsi que le contenu de l'appartement. Toute trace de Marcel était effacée.

Elle fit le choix de raconter à ses enfants ce passé chaotique, ils prirent les choses avec amusement, appréciant surtout ce petit pied-à-terre parisien qui leur était ouvert.

Alain fut bouleversé par la vie de Marcel et la place qu'il avait occupée dans la famille de sa femme. Il comprit l'attachement de cette dernière à ce lieu et accepta qu'elle s'y ressource régulièrement. Lui-même aimait la rejoindre certains week-ends, appréciant ce dépaysement qui apportait un nouvel élan à leur longue vie de couple.